



HAL
open science

Lampedusa: des frontières et des hommes - Récit d'un événement médiatique

Lorella Sini

► **To cite this version:**

Lorella Sini. Lampedusa: des frontières et des hommes - Récit d'un événement médiatique. Colloque international "Langues, Cultures et Médias en Méditerranée: Textes, discours, TICS/TICES et frontières", Oct 2014, Ouarzazate, Maroc. pp.384-393. hal-01873968

HAL Id: hal-01873968

<https://hal.science/hal-01873968>

Submitted on 25 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**LA MÉDITERRANÉE
TEXTES, DISCOURS, TICS/TICES ET FRONTIÈRES**



**ABDENBI LACHKAR
SALAM DIAB DURANTON**

PUBLICATIONS DE L'UNIVERSITÉ IBN ZOHR

Imprimé à Ouarzazate

Par **MICRO OUAR IMPRESSION**

Depôt légal 2014

Mo 2971

ISBN 978-9954-508-22-0

Comité scientifique

ABLALI Driss (Université de Lorraine, France), ACHARD-BAYLE Guy (Université de Lorraine), ALLAIGRE Anick (Paris8, France), AMSIDDER Abderrahmane (Université Ibn Zohr, Maroc), BOUSTANI Sobhi (Inalco, France), BOYER Henri (Université Montpellier3, France), BOUHADIBA Farouk (Université d'Oran, Algérie), CALVET Louis-Jean (Université de Provence), DAGHMI Fathallah (Université de Poitiers, France), DENOOZ Laurence (Université de Lorraine, France), DIAB DURANTON Salam (Université Paris8, France), ELMAIMOUNI Lahoucine (Université Ibn Zohr, Maroc), EMBARKI Mohamed (Université Franche Comté, France), HAILLET Patrick (Université Cergy-Pontoise, France), LACHKAR Abdenbi (Université Paris8, France), LEZAR Mokhtar (Université de Mostaganem, Algérie), MABROUR Abdelouahed (Université Chouaib Doukkali, Maroc), MERGER Marie-France (Université de Pise, Italie), VANDERSHELDEN Isabelle (Université de Manchester, Royaume-Uni), SABIR Ahmed (Université Ibn Zohr, Maroc), ZDAA Abdellah (Université Sidi Mohammed Ben Abdellah-Fès, Maroc), ZLAMARI Karima (Université Moulay Ismail-Meknès, Maroc).

LAMPEDUSA : DES FRONTIÈRES ET DES HOMMES - RÉCIT D'UN ÉVÈNEMENT MÉDIATIQUE -

Lorella SINI – Université de Pise

Malgré les nombreux épisodes tragiques qui ont marqué ces dernières années l'afflux de migrants dans le sud de l'Italie, les faits qui se sont déroulés dans la nuit du 2 au 3 octobre 2013 ont constitué un véritable événement médiatique qui a secoué les consciences, d'abord en Italie, puis en Europe. Nous allons analyser un corpus de presse des pays concernés, par l'intermédiaire de leur site en ligne, qui va d'octobre 2013 à décembre 2013 et, en particulier, la presse italienne (La Repubblica : Rep.), la presse francophone tunisienne et africaine (La Presse et Afrik.com), ainsi que la presse française (Nouvel Obs : N.O.) qui se fait l'écho des prises de position européennes. Mais nous avons également recueilli d'autres articles étalés dans le temps qui relatent la situation humanitaire à Lampedusa. Notre présupposé est que cette partie de la Méditerranée, sans être tout à fait une « aire civilisationnelle »⁴¹⁶, constitue un espace politique et économique commun à plusieurs pays du Sud de l'Europe.

Cette étude se situe dans le cadre des recherches croisées qui tentent de circonscrire le concept d'« événement » ; ces recherches recourent plusieurs disciplines : l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la linguistique. Nous adopterons la définition proposée par L. Calabrese (2013) :

« Qu'il s'agisse de 'construction', de 'constitution', de 'mise en forme' ou encore de 'préfiguration', l'événement est soumis à un processus de mise en sens par les médias, parmi d'autres institutions sociales qui y participent ultérieurement dans une plus ou moins grande mesure (l'école ou l'université par exemple, mais aussi des collectifs politiques ou des acteurs sociaux moins consensuels). L'événement médiatique, loin d'être un produit original du méta-énonciateur, se construit selon des normes collectives, à partir d'un stock social des connaissances et en fonction de scripts façonnés par les imaginaires professionnels qui anticipent les attentes du public. » (Calabrese 2013 : 114-115)

Contexte historique et économique italien

L'Italie est devenue depuis une vingtaine d'années un pays d'immigration. Selon les données de l'OSCE les immigrés ont atteint dans ce pays 10% de la population. L'intégration des immigrés est rendue difficile à cause de la persistance d'une forme de corruption, comme le travail au noir et le manque d'infrastructures d'accueil, dont la pénurie systémique de logements dans ce pays.

Le phénomène des « *boat people* » comme on l'appelle de manière euphémique dans les instances internationales, fait presque quotidiennement partie du paysage médiatique italien. Les canots bondés d'Albanais débarquant sur les plages du sud de l'Adriatique dans les années 90 ont fait place aux bateaux chargés d'hommes, de femmes et d'enfants venus du continent africain, dans les années 2000.

Avant les gouvernements populistes de Berlusconi, l'Italie avait coutume, comme aux États-Unis, de régulariser les migrants en situation irrégulière par des « *sanatorie* », des opérations de régularisations massives, tous les cinq ans à peu près.

⁴¹⁶ Les événements sont partagés entre plusieurs pays marqués par un espace de connivence sociale. (Charaudeau 2005)

Aujourd'hui sévit la loi dite « Bossi-Fini » du nom des deux ministres d'extrême-droite qui ont instauré le délit d'immigration clandestine en 2002. Cette loi préconise le refoulement des migrants avant même qu'ils ne débarquent sur le sol italien. Les contrôles par la police des frontières peuvent donc advenir en mer ; c'est pourquoi de nombreux migrants se jettent à l'eau avant d'avoir atteint la côte. De plus, cette loi prévoit le délit d'aide à l'émigration clandestine (« *delitto di favoreggiamento* ») pour les gens (en l'occurrence ici les marins-pêcheurs) qui recueilleraient les rescapés sur leur bateau. En 2007, deux Tunisiens qui avaient aidé des migrants sur le point de se noyer ont été condamnés à des peines de prison car accusés d'être des passeurs. L'Italie est accusée de violer la Charte des Droits Fondamentaux de l'Union Européenne (qui reprend la Convention de Genève) car elle refoule des réfugiés potentiels présents sur ces bateaux dans des pays où ils risquent leur vie.

Les migrants réussissant à arriver à bon port sont parqués dans un Centre de Permanence Temporaire devenu depuis cette loi un Centre d'Identification et d'Expulsion où on vérifie leur identité en attente d'un statut : ils peuvent y recevoir un avis de comparution pour délit d'immigration clandestine.

Les chiffres

À Lampedusa vivent 6000 habitants. En 20 ans, 200.000 migrants, Érythréens, Somaliens, Libyens, etc. sont passés par Lampedusa. Suite au « printemps arabe », 60.000 personnes auraient débarqué sur l'île en 2011. En 2013, 25.000 migrants ont afflué à Lampedusa soit trois fois plus qu'en 2012.

Selon l'ONG Migreurop, en 20 ans 17.000 migrants sont morts en tentant de rallier l'Europe. Selon Fortress Europe, 6200 personnes auraient trouvé la mort dans le Canal de Sicile depuis 1994, dont plus de la moitié seraient portées disparues.

Les faits dont nous parlons ici se sont produits le 3 octobre 2013. À l'aube, une embarcation partie de Misrata en Lybie, transportant 500 migrants, a chaviré au large de la petite île des Lapins ; en voulant allumer un feu à l'aide d'une couverture pour signaler leur position, les migrants ont provoqué le naufrage du navire à 550 m de la côte. 365 personnes y ont perdu la vie.

Lampedusa : mythe et réalité

L'ancien nom de Lampedusa est « *lampas* » et signifie « ardent, brillant » ; dans la mythologie grecque Lopodusa est l'une des deux nymphes filles du soleil. Encore aujourd'hui c'est « le phare européen des désespérés du Sud »⁴¹⁷. La plage du Lapin où ont échoué ces migrants, a été élue par des milliers d'internautes comme la plus belle plage du monde. L'économie de l'île est d'ailleurs essentiellement basée sur le tourisme. Paradoxalement, souligne le N.O., les migrants présents sur l'île, prisonniers dans le centre de rétention, ont payé parfois le même prix que les touristes qu'ils côtoient sans les voir, parfois plus. De nombreux reportages soulignent cette vision oxymorique : l'île est qualifiée comme « L'enfer du Paradis », (N.O. 14-5), « une île à la beauté âpre et sauvage » (N.O. 3-10) et le périple défini comme « voyage de l'espérance » ou « voyage de la mort » : « Lampedusa, si loin, si près » titre le 17 octobre La Presse. Les représentations de l'enfer sont d'ailleurs très présentes dans les descriptions des articles de journaux italiens relatant les faits. Les images apocalyptiques de l'Enfer de Dante sont immanquablement réactivées, comme la traversée du Styx, rivière qui séparait le monde terrestre des Enfers, menée par le nocher Caron lequel, faisant payer les âmes des défunts, les conduisait vers le séjour des morts : on relève « embarcation de miséreux voguant vers l'Europe de Schengen », « bateaux de clandestins », « rafiots de fortune » (Colombani dans le N.O. du 4-10). Les récits se construisent donc sur

⁴¹⁷ voir le reportage de Jean-Paul Mari du 30 novembre 2009 : <http://www.grands-reporters.com/Mourir-pour-Lampedusa.html>

des lieux communs, des *topoi* qui fonctionnent comme des matrices stéréotypées fondant une identité collective. Nous relevons : « Un cimetière silencieux », « un cimetière marin », « un océan de têtes », « un massacre des innocents », « un exode biblique »... Le rapprochement avec l'exode biblique et le voyage vers la Terre promise est une évidence pour des Italiens pétris de culture religieuse. Curieusement, en consultant les journaux anglais (The Telegraph 4-10), c'est plutôt des réminiscences du naufrage du Titanic – mais sans doute faudrait-il dire plus justement des réminiscences du film – qui sont réactivées (y compris dans les témoignages des rescapés).

Un vocable revient fréquemment dans les commentaires des journalistes, « l'Eldorado » : « un Eldorado périlleux » (Afrik.com, 29-7); « les candidats à l'exil, malgré les dangers, continuent à croire à l'Eldorado » (La Presse 17-10), « de jeunes Africains, dans la force de l'âge, qui terminent leur rêve d'eldorado dans la Méditerranée » (N.O. 12-10); « il n'accéderont pas à l'eldorado en venant chez nous » (post du N.O. 3-10-2013). Cette antonomase (un nom propre muté en nom commun) est, pourrait-on dire, un « mot-argument », c'est-à-dire un vocable qui présuppose un poids sémantique chargé par l'interdiscours que la communauté culturelle et linguistique est à même de reconnaître (Moirand 2007). « Eldorado » contient des sèmes axiologiquement marqués à la fois vers un pôle positif (/richesse/) et un pôle négatif (/désillusion/). On voit comment ce terme, utilisé dans une structure à la forme négative, implicite une fin de non recevoir. La conclusion implicite par ce type d'énoncé argumentatif est en effet : « l'Europe n'est pas un Eldorado ».

L'événement fonctionne comme un déclencheur mémoriel : le récit des faits dans la presse écrite mais aussi et surtout à travers les images télévisées se construit en tissant des liens interdiscursifs entre faits passés et faits présents. Des objets discursifs émergent dans l'expression qui construisent l'événement en tant que tel à partir des faits recueillis par des témoignages.

Les faits

Selon une des nombreuses définitions pour déterminer les conditions nécessaires à la construction médiatique d'un événement nous pouvons citer celle-ci :

« On compte au nombre de quatre les raisons qui contribuent à promouvoir un phénomène au rang d'événement : des critères d'intensité émotionnelle (le fameux ratio morts/distance kilométrique), la possibilité d'accéder au terrain ou à des témoins, la possibilité de mobiliser des archétypes ou des stéréotypes et la concurrence avec d'autres faits éligibles » (Calabrese, 2013 : 66)

Le récit des faits précède la narration de l'événement à proprement parler, investie par les acteurs sociaux qui lui donnent sens. Ce récit premier est généralement constitué de témoignages oculaires ou des rapports des journalistes présents sur le terrain ; celui-ci est caractérisé, dans un premier temps, par un point de vue subjectif sur l'actualité en train d'advenir. À ce stade de l'information les images s'accumulent, sans tri préalable, sur les réseaux sociaux et sur les chaînes de télévision, sans que l'on sache à l'avance si ces faits constitueront un événement. Les témoins d'un bateau de plaisance interviewés à l'aube même du drame, racontent qu'ils ont sauvé une centaine de personnes. Les dépêches arrivent d'abord en rapportant au fur et à mesure le nombre de victimes supposées, de rescapés ; puis l'étendue de l'hécatombe se dessine petit à petit. On passe du conditionnel médiatif qui marque le degré de fiabilité à accorder aux sources d'information (« il y aurait selon les premiers témoignages...») au présent de l'indicatif et au passé composé.

Les rapporteurs, journalistes, témoins font la chronique d'une catastrophe annoncée. Lampedusa connaît depuis des années des accidents à répétition ; la Repubblica du 3 octobre publie l'interminable liste des 22 naufrages avérés ou supposés depuis 1996, dans une lugubre litanie, sans commentaire comme pour adhérer à une sobre réalité, avouer l'impuissance des pouvoirs publics, une impuissance qui traduit l'indifférence de tous les acteurs sociaux : qui

lira cette liste ? Quel sens cela a-t-il ? « En deçà de la centaine, les chiffres des morts en mer nous parviennent rarement » souligne le responsable de France terre d'asile (N.O. 4-10). Pour qu'il y ait événement, nous dit-on (Calabrese 2013 : 54), il faut d'abord procéder au comptage des morts et ensuite le récit peut débiter et autoriser sa reconfiguration en véritable narration. Mais ici on ne peut pas compter les morts puisque les morts ne comptent pas. Les faits ont d'autant plus de mal à se constituer comme événement que cet épisode s'inscrit dans une série perçue comme indéfinie et infinie : quelques jours plus tard, le 12 octobre, 34 victimes seront encore repêchées en mer mais elles ne font plus l'actualité.

Le récit devrait opérer une mise en ordre du réel qui est à la fois agencement (*muthos*) et imitation de l'action (*mimesis*) (Ricœur 1983). Dans ce cas, le récit tarde à prendre forme ; il reste au stade de chronique avec ces énoncés télégraphiques comme si la répétition des faits, qui sont en réalité un pré-construit culturel partagé, constituait un obstacle à la narration à proprement parler. Nul besoin de raconter les causes et les effets conséquents du déroulement d'un scénario « bien rôdé » (N.O. 25-10), comme si les actants ne pouvaient avoir aucune prise sur eux.

Les advenants individuels et collectifs

Si les faits n'arrivent à personne, l'événement est un fait qui arrive à quelqu'un. L'advenant (Arquembourg 2013) est un sujet individuel ou collectif caractérisé par la « passibilité » qui apparaît comme la traversée d'une expérience. Grâce à l'advenant, le fait s'événementialise. Dans l'événement, les advenants tiennent un rôle dans la construction du récit et la configuration de l'événement, qui lui donnent un sens, le sémiotisent en quelque sorte.

Le premier constat que nous pouvons faire est que les victimes sont muettes. On ne les appréhende pas comme des individus : pas de noms, aucun vécu singulier, comme si leur histoire individuelle ne pouvait avoir aucun sens pour la collectivité ou les acteurs sociaux. C'est à travers des tierces personnes qu'elles sont évoquées mais comme une masse informe. On les dénomme de manière floue par des substantifs pluriels rendant compte d'une saisie dense ou d'une perception massive⁴¹⁸ ; ce sont des têtes, surgissant des profondeurs des ténèbres et des abysses : « des têtes comme des poissons sautant à la surface de l'eau » raconte le premier témoin⁴¹⁹. Les récits parlent de « corps », de « naufragés », de « cadavres », de « mannequins » : « *Sembra un manichino rotto, dall'alto, ma basta zoomare l'immagine con i teleobiettivi dell'elicottero per capire che è un uomo* »⁴²⁰ (Rep. 3-10). Les cadavres sont alignés dans des sacs hermétiques bleus portant un numéro qui servira à l'identification éventuelle des morts ; un titre révélateur de la Repubblica du 5 octobre met en exergue l'injustice d'une mort absurde : « *'N.11, maschio, forse 3 anni' - Morire con un numero al posto di un nome* »⁴²¹.

Pour la presse française, on les désigne indistinctement comme : « victimes de la mer », « aspirants au rêve occidental » (N.O. 4-10) « flots de migrants désespérés » (N.O. 4-10), « mus par un désir irrépressible de migrer », comme s'il s'agissait d'oiseaux migrateurs, sans âme ni conscience. Déjà catégorisées en « *extracomunitari* », « *immigrati irregolari* » (immigrés extracommunautaires, irréguliers, clandestins, illégaux, sans papiers), leurs dénominations sont significatives de l'accueil qu'on entend leur réserver : la catégorie « réfugié » par exemple est rarement envisagée.

⁴¹⁸ Qui s'oppose à l'appréhension numérique et la perception discrète de la réalité. Cf. Willmet (1997 : 131).

⁴¹⁹ <http://video.repubblica.it/dossier:lampedusa-strage-di-migranti/strage-di-lampedusa-donne-soccorrono-migranti-in-mare-la-testimonianza/141848/140383>

⁴²⁰ « On dirait un mannequin cassé d'en haut, mais il suffit de zoomer l'image avec les objectifs de l'hélicoptère pour comprendre que c'est un homme. »

⁴²¹ « N°11, sexe masculin, probablement 3 ans – Mourir avec un numéro à la place d'un nom ».

Il faut attendre quelques jours pour que les témoignages directs des survivants trouvent leur place au milieu des sans-voix, les contacts directs avec ces immigrés étant rares : peu d'entre eux sont nommément évoqués, Ival, Fatne, Moriani, des hommes, des femmes, parfois des enfants survivants. La plupart anglophones, ils racontent par bribes la tragédie d'avoir perdu des proches, leurs visages font apparaître l'effroi, l'hébétéude. Le 14 octobre, la Repubblica relate l'histoire de Ermias Haile, 26 ans, tout juste diplômé en sciences politiques, mort noyé retrouvé en possession de son diplôme ou de Kebrat, jeune Érythréenne de 24 ans tenue pour morte mais rendue à la vie de justesse (Rep. 5-10).

Ce qu'il reste de ces migrants, dépouillés de tout, souvent repêchés dévêtus, ce sont ces objets sans vie, des bouteilles à la mer (parfois dans le sens propre de cette expression), recueillis au musée des migrations de Lampedusa : des chaussures dépareillées, des photos porte-bonheur, un glossaire écrit à la main avec les termes essentiels à la survie écrits en bengalais et leur traduction en italien : « *cibo, acqua, riso, caldo, freddo, cielo, sete, fame* » (« nourriture, eau, riz, chaud, froid, ciel, soif, faim ») : au fond, les universaux du langage, ce par quoi on reconnaît l'espèce humaine. Ces objets recueillis en mer sont déjà devenus des icônes ; déliés de la fonction pour laquelle ils sont été conçus, ils sont réanimés par un espace sémiotique, servent de décor dans un lieu de mémoire. À travers eux, on s'efforce de montrer à la face du monde les traces de vies humaines sur terre. Ces icônes ont un caractère fortement indiciels, elles assument alors une fonction mémorielle comme si le présent ne pouvait être pensé qu'à travers le dérisoire : la monstration, subjective, précède la narration distancée, si et quand elle est possible. Le voir remplace la volonté de savoir (Koren 1999).

La réaction des pouvoirs publics et des instances politiques émergent immédiatement après l'appel de la maire de Lampedusa, Giusy Nicolini, qui exhorte le premier ministre italien G. Letta : « qu'il vienne ici compter les morts avec nous », lancé comme un défi sur les médias nationaux ; cet énoncé a, comme on dit en linguistique, une valeur performative. C'est une injonction à laquelle le représentant du gouvernement ne peut pas se soustraire, en raison de l'autorité exercée par la maire, de surcroît du même bord politique que le chef du gouvernement. En cela, par l'intermédiaire de sa parole, elle se fait l'écho de la communauté des habitants de l'île, puis de tous les Italiens. La maire de la ville se pose comme un intermédiaire entre un sens ancien et un sens nouveau ; les tragédies ne doivent plus se reproduire, il est temps de prendre des mesures efficaces à la hauteur de l'Italie en tant que nation parmi les nations (européennes), ce qu'elle a beaucoup de mal à faire : « *L'Italia faccia sentire la sua voce e chiedi aiuti all'Europa' ha affermato la capogruppo alla Camera di Fratelli d'Italia* »⁴²² (Rep. 7-10). La maire de Lampedusa affirme lors d'une interview sur radio Capital le 3 octobre : « nous devons être fiers d'avoir sauvé des vies humaines, car nous l'avons fait **au nom de tout le pays** » (je traduis) : du point de vue politique, Lampedusa représente l'Italie entière et elle agit en son nom. L'advent collectif réactive et reconfigure le sentiment d'appartenance nationale et, en effet, elle tente d'impliquer le continent (italien) afin qu'il soit partie prenante de l'événement.

Le thème de l'abandon des instances nationales vis-à-vis du Sud de l'Italie est un sujet politique sensible depuis toujours, qui a connu ces dernières années, avec la montée des partis populistes (comme la Lega Nord sécessionniste), un regain de polémiques. Lorsque la maire de Lampedusa dit « nous » ce n'est pas un « nous » inclusif du « nous Italiens » mais un « nous Lampedusiens, nous îliens » qui attend en réponse de la part des instances nationales un « nous Italiens ».

C'est lorsque les représentants nationaux commencent à réagir et, successivement, les représentants européens, qu'un « nous » collectif (en tant que « nous Italiens ») surgit dans les discours. Se succèdent les déclarations toutes plus emphatiques les unes que les autres ; ce

⁴²² « 'Que l'Italie fasse entendre sa voix et qu'elle demande des aides à l'Europe' a affirmé le représentant du groupe de Fratelli d'Italia à la Chambre. »

sont des clichés verbaux qui les rapprochent de la « langue de bois » (Amossy 1997), manifestant des postures officielles de circonstance : « *immane / enorme tragedia* », « *una strage senza precedenti* », « nouveau drame de l'immigration », « l'immense tragédie », « la catastrophe humanitaire épouvantable » etc... Ces expressions s'inscrivent toutes sur le même paradigme de clichés verbaux se référant aux événements-catastrophe en Italie⁴²³. La maire de Lampedusa ne se rendra pas aux cérémonies officielles de recueillement pour s'entretenir à Rome des décisions à prendre. Ce choix qui peut déjà être interprété comme polémique, semble afficher son refus des mots vidés de leur sens pour permettre d'enclencher une décision politique concrète.

Les réactions en cascade prennent de l'ampleur et vont en *crescendo* dans la prise en charge politique : Enrico Letta accueille cette demande d'« union nationale » en décrétant une journée de deuil national ; le Président de la République, Giorgio Napolitano, définit les faits comme une « tragédie européenne », le Pape accuse « la mondialisation de l'indifférence » ; suivent les réactions de la ministre de l'intégration, de la présidente de la Chambre des députés, du président de la Commission et l'Union Européenne Barroso, du chef du Haut Commissariat à l'ONU pour les réfugiés, etc...

Ce que l'on peut donc souligner, c'est qu'à aucun moment les victimes ou les rescapés ne se constituent en « advenant collectif », ils ne participent pas à la reconfiguration du lien social au moyen d'un vécu partagé. L'événement ne fait pas sens pour eux. Il faudrait ici sans doute rapprocher leur récit des témoignages des victimes d'événements traumatiques : selon Freud, par exemple, le fait à l'origine du traumatisme provoque un sentiment d'impuissance qui empêche l'esprit de fonctionner de manière cohérente (par exemple en l'organisant dans le temps et dans l'espace). Difficile dans ces conditions de les intégrer dans une narration instituant « l'appartenance à une communauté d'expériences, de manifester ce que le vécu le plus singulier recèle d'universel ». (Arquembourg, 2011 : 148)

La polémique :

L'Italie est dirigée depuis plusieurs années par une sorte de gouvernement d'union nationale, avec des ministres de droite et de gauche. La position de la ministre de l'intégration, Cécile Kyenge, première ministre noire d'un gouvernement italien, d'origine congolaise, exprime son souhait d'abolir la loi Bossi-Fini ainsi que l'instauration d'un couloir humanitaire pour les réfugiés, initiative soutenue par la Présidente de Chambre des députés Laura Boldrini qui a été de 1998 à 2012 le porte-parole du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Évidemment, ces deux représentantes politiques cautionnent personnellement, en vertu de leur histoire propre, une vision internationale et humaniste de cette question politique. Ce sont sans doute les seules à prendre la mesure des faits et à vouloir transformer un « événement médiatique » en « événement politique ».

La droite, quant à elle, représentée par le vice-premier ministre Angelino Alfano, refuse de retirer la loi Bossi-Fini, cette loi qui pousse à la non-assistance à personne en danger (« *omissione di soccorso* »). Son application est à l'origine d'une polémique face à l'indignation suscitée. Cette émotion est « un sentiment moral par excellence, dans lequel l'affect et le jugement vont de pair » (Amossy 2014 : 156). La polémique s'articule autour de critères éthiques, c'est-à-dire autour du sentiment d' (in-)justice. Un article en forme de parabole paraît dans la Repubblica le 9 octobre ayant pour titre : « *La legge di Antigone e le colpe dell'Europa* »⁴²⁴. Ainsi, Antigone réclame la justice pour son frère au sacrifice de sa vie ; se dressant contre Créon, son père, garant de la loi, elle lui oppose la justice de son

⁴²³ L'Italie a connu dans son histoire récente une série de « *stragi* », des « massacres » qui continuent de marquer les esprits et qui peuvent à l'occasion constituer des titres d'articles : « *la strage di Piazza Fontana* », « *la strage dell'Italicus* », « *la strage di Brescia / di Bologna / di Capaci / di Ustica* ».

⁴²⁴ « La loi d'Antigone et les fautes de l'Europe », article signé Barbara Spinelli.

acte « fraternel » : inhumer son frère dignement malgré l'interdit qu'il a décrété. C'est une exhortation à outrepasser l'injustice de la loi prescrite pour assumer un comportement éthiquement acceptable au regard des traditions démocratiques prônées par l'Europe, en accordant la protection aux réfugiés, comme l'établit la Convention de Genève.

Cécile Kyenge, harcelée par des attaques racistes rétrogrades, reçoit une fin de non-recevoir de l'opposition : « *Vada a quel paese* » (Rep. 5-10), « qu'elle aille se faire voir » lui lance un représentant du parti xénophobe de la Ligue du Nord. On remarquera l'usage habituel pour les partis d'extrême-droite de formules à double sens qui peuvent être aussi bien interprétées métaphoriquement que littéralement (cette expression se traduit à la lettre par : « qu'elle aille dans son pays »). La gauche est toujours accusée de « *buonismo* », c'est-à-dire d'être enfermée dans son « idéalisme béat » (post du 3-10) ; on remarquera incidemment la prolifération dans les discours d'extrême-droite de néologismes en -isme (ou -ismo en italien) qui recèlent toujours des connotations axiologiquement marquées par un sème dépréciatif comme /mépris/.⁴²⁵

Les débats politiques en Italie s'actualisent par une dichotomisation basée sur le *pathos*, c'est-à-dire sur l'appel à la compassion, version laïque de la charité, sentiment chrétien, s'il en est. C'est le sens de l'appel du Pape qui invite à la responsabilité fraternelle : « aveuglés par notre vie confortable nous ne voyons pas ceux qui meurent à côté de nous » (Rep. 12-10 ; je traduis). Les réactions consécutives à cet appel prennent la forme ici d'une addition d'actes généreux et individuels, sortes de « rituels liturgiques », plutôt que d'un don cérémoniel (Marcel Mauss repris par Arquembourg 2011 : 132) : veillées de prière, communion dans les funérailles œcuméniques, minute de silence sur les terrains de football (pas toujours respectées). Les actions consécutives à l'événement ne prennent pas la forme d'une pratique sociale à grande échelle, et se révèlent encore moins par la prise en compte de la gravité de la situation au plan politique et ce, malgré les déclarations de la ministre des affaires intérieures de l'Union Européenne, C. Malmstrom : « sans actions concrètes, les expressions de solidarité restent lettre morte » (Rep. 11-10). Du reste, aucun appel au don n'est proféré, contrairement à d'autres causes humanitaires (en particulier les tremblements de terre fréquents en Italie) ; en revanche, la maire de Lampedusa réclame une reconnaissance internationale hautement symbolique, mieux, un dédommagement (« *risarcimento* ») : la candidature de l'île au prix Nobel de la paix alors que, dans le même temps, l'Italie est accusée par l'Union Européenne de ne pas respecter les droits de l'homme dans ces camps de rétention⁴²⁶, peut apparaître déplacée. On peut se demander en quoi un prix Nobel rendrait la dignité à ces morts qui n'ont pas de noms « la voie pour rendre la dignité aux morts qui n'ont jamais eu un nom. Pour rappeler les sans-noms (*gli immominati*) engloutis par la Méditerranée » déclare-t-elle le 14 février 2014 (je traduis). En réalité, cette exigence de récompense est une demande de reconnaissance internationale (de « contre-don ») pour les habitants de l'île, plus qu'une véritable requête de solution politique. La compassion se révèle être un acte de condescendance alors que la solidarité aurait dû « désigner l'inéquitable et défendre une valeur commune : l'égalité » (Koren 1999).

La spatio-temporalité

L'événement se définit par une temporalité, il est situé entre un avant et un après. Il constitue une émergence, une rupture dans la vie collective qui lui donne sens. Conséquemment, il suscite une transformation de la perception de l'espace. La « sémiotique

⁴²⁵ Voir en français : « droit-de-l'hommeisme » et en italien « *laicismo* » (« laïcisme »)

⁴²⁶ En particulier, un reportage filmé du 13 décembre 2013 sur Rai2 sur le traitement des réfugiés nus dans le froid, aspergés de désinfectant, pour le traitement de la galle.

CF. http://www.repubblica.it/solidarieta/immigrazione/2013/12/17/news/cie_lampedusa-73848222?ref=HRER1-1, consulté le 20-08-2014.

de l'événement se fonde sur une sémiotique politique de la spatialité » (Lamizet 2013). Cela veut dire que si J.-C. Junker fait une déclaration à Bruxelles sur l'économie de l'Italie, cela aura des conséquences sur le territoire de toute l'Europe.

Ainsi pour les Tunisiens, Lampedusa est une « île enclavée entre la Tunisie et l'Italie », pour d'autres, cette île est plus proche des côtes tunisiennes que des côtes italiennes. L'adjectif « enclavée » évoque l'isolement, un élément étranger à l'intérieur d'un tout. En somme Lampedusa est vue comme une entité séparée du pays par une frontière virtuelle. Ce qui, au fond, n'est pas très loin d'une réalité pour ces migrants pris « dans une nasse » (comme des poissons ; N.O. 4-10), une fois qu'ils ont posé le pied sur la terre européenne.

Selon que l'on se place d'un côté ou de l'autre de la frontière, de ce côté-ci de la mer Méditerranée ou du côté du continent africain, l'appréhension de la réalité change. Pour les Italiens-mêmes cette île, comme toutes les îles italiennes (qui en compte 80 dont seulement 80 sont habitées) est à la fois parfaitement intégrée dans l'histoire et la géographie du pays et subit, comme tout le Sud de l'Italie, des discriminations de plus en plus inacceptables : c'est là qu'est né, par exemple, le prince de Lampedusa l'ancêtre de l'écrivain Tommasi di Lampedusa, auteur du fameux « Guépard », le roman de l'Unité italienne. Mais l'île n'est jamais située sur une carte et même lorsqu'on représente l'Italie pour le bulletin météo il est difficile de se rendre compte que le Sud de cette péninsule est plus proche du continent africain que du continent européen. La maire de Lampedusa Giusy Nicolini se plaint d'être séparée du continent par dix heures de bateau, d'attendre parfois l'eau par camions citernes lorsque celle-ci manque pour les besoins primaires de l'île ; bref ses habitants se considèrent comme des citoyens de seconde zone.

Les Français, eux, réagissent en Européens : indiquer Lampedusa comme un « confetti de 20 kilomètres carrés à 138 km de la Tunisie » aurait pu être offensant pour les résidents de l'île car c'est un point de vue distancié qui omet de rendre compte du destin des hommes. Un journal de gauche comme le *Nouvel Obs* l'intègre, quant à lui, dans le champ plus clairvoyant des problématiques internationale et européenne : c'est « la terre la plus au sud du continent européen » (N.O. 9-7), « un très important point d'entrée » (N.O. 8-7) « l'Europe commence dans cette île du sud de la Méditerranée » (N.O. 4-10).

Pour les journaux d'extrême-droite (Minute 16-10), ce phénomène est vu sous l'angle apocalyptique de la marée humaine qui se déverse sur le continent européen ; les articles jouent sur l'isotopie de l'invasion et de la marée avec sa force irrépressible : « quand la mer migratoire monte », « Lampedusa est désormais le symbole du grand tsunami démographique qui s'approche ». De nombreux posts faisant suite aux différents articles sur la tragédie, évoquent de manière stéréotypée les risques sanitaires, associent directement la présence des immigrés à la délinquance urbaine (viols, trafic de drogue etc.)⁴²⁷

On voit que le fait de considérer Lampedusa comme une enclave ou comme une « porte d'entrée », comme un « confetti » confiné dans l'extrême Sud de l'Europe ou comme un territoire européen à plein titre, est susceptible d'orienter et, en même temps, de participer aux réactions politiques qui sont déjà en train de se constituer. En d'autres termes la seule description des faits, voire celle de la réalité physique des paysages (« Jean-Paul Mari fait un reportage sur l'île : « géologiquement, c'est le plateau africain ; 19-11-2009) a une valeur performative, dans la mesure où elle engage des actions en adéquation avec ces dires. Dire que Lampedusa est la porte de l'Europe ou, au contraire, l'extrémité de l'Europe reflète évidemment un point de vue subjectif sur la géographie du monde et témoigne

⁴²⁷ Dans un post du 16 mai 2014 de la Repubblica qui est pourtant un journal de centre-gauche, on peut lire : « *Molti finiscono nelle piazze dello spaccio o a vendere calce per strada. Quasi tutti arrivano privi di vaccini: è ritornata la tubercolosi più resistente agli antibiotici, è tornata la poliomielite [...]* » : « nombreux sont ceux qui finissent sur les places à dealer ou à vendre des chaussettes dans la rue. Presque tous arrivent sans être vaccinés : la tuberculose est revenue plus résistante aux antibiotiques, la polio est revenue [...] ».

conséquemment d'une visée argumentative : le récit et le discours ici n'ont pas lieu de s'opposer.

Les frontières

Le troisième millénaire a vu réactiver des tensions commerciales, diplomatiques parfois tragiques autour des enjeux spatiaux, des territoires nationaux, des zones de libre-échange. Les constitutions de l'Union européenne, de l'Europe de Schengen, de l'Europe monétaire, de Maastricht redessinent des frontières plus ou moins symboliquement intégrées dans l'esprit des Européens. En témoignent les représentations cartographiques de ces délimitations qui fluctuent en fonction des nouvelles entrées, de l'adoption de la monnaie unique, des espaces commerciaux, juridiques qui ne coïncident pas toujours. Toutes les frontières doivent « être considérées pour ce qu'elles sont : des constructions géopolitiques datées ; les frontières sont du temps inscrit dans l'espace ou, mieux, des temps inscrits dans des espaces » (Foucher 1991 cité par Marchetti 2009). Les reconfigurations des lignes de frontières terrestres et maritimes, nationales et supranationales, sont de plus en plus perçues comme poreuses ; les flux de personnes, la multiplication des réseaux de transports, de communications induisent un sentiment d'insécurité et les replis nationalistes que cette mondialisation accentue.

La ou les tragédies de Lampedusa ont mis en relief le manque d'unité politique de l'Italie d'abord (séparée entre Nord et Sud), de l'Europe ensuite. L'espace Schengen doit être pris en charge à l'échelle européenne au nom du principe de responsabilité partagée « qui veut que le 'fardeau' du contrôle des frontières extérieures soit porté de façon équitable par tous les États membres, alors que certains sont, pour des raisons géographiques évidentes, davantage exposés que d'autres aux flux migratoires. » (Lhomel, 2013)⁴²⁸. Malgré l'appel à la solidarité (le terme est cité dans presque tous les articles rapportant les déclarations officielles), la revendication des droits civiques, « l'instauration d'une politique de long terme, qui transforme l'assisté d'hier en sujet de droits autonome » ne sont jamais évoquées (Koren 1999).

Les réponses politiques apportées seront essentiellement d'ordre sécuritaire : on réclame un renforcement de Frontex, on crée d'autres dispositifs comme Mare Nostrum, Eurosur qui sont en réalité des appareils militaires de surveillance dont l'objectif affiché est d'éviter les morts en Méditerranée mais qui ont en réalité pour objectif de dresser des limites infranchissables pour empêcher les bateaux d'accoster sur les rives européennes.

Conclusion

Il est bien difficile de déterminer si les faits qui se sont déroulés à Lampedusa sont à considérer comme un événement à proprement parler. En effet, la première difficulté est constituée par le fait que ce qui a eu lieu le 3 octobre 2013 n'est pas circonscrit dans le temps : ce n'est qu'un fait parmi d'autres similaires, dont certains sont restés dans les limbes de l'information médiatique. Du reste, le toponyme Lampedusa n'a pas accédé au statut d'antonomase comme ont pu l'être par exemple Seveso ou Tchernobyl qui servent désormais à dénommer des événements. D'autre part, il manque dans cet épisode la présence et le rôle d'un advenant collectif, celui des victimes elles-mêmes qui sont restées au stade de témoins singuliers : l'événement est ici existentiel et pas (encore) un événement en tant qu'objet de réflexion ou de jugement (Quéré 2013). De même, la dimension temporelle n'est pas encore clairement marquée : il n'y a pas un avant et un après Lampedusa. Aucune médiation symbolique donc ne s'est opérée qui aurait permis la survenue d'un sens nouveau, au-delà de la monstration de l'émotion publique qui reste pour l'instant associée au cynisme d'une mise

⁴²⁸ Voir la carte consultable sur le site de la documentation française : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/pages-europe/d000694-l-espace-schengen-un-sujet-de-controverses-recurrent-par-edith-lhomel/article>

en scène médiatique. La question reste donc posée : Lampedusa serait-il donc un non-événement ?

Références

- Amossy Ruth et Herschberg-Pierrot Anne (1997), *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Nathan, Paris.
- Amossy Ruth (2014), *La polémique*, PUF, Paris.
- Arquebourg Jocelyne (2011), *L'événement et les médias – Les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)*, Archives contemporaines, Paris.
- Calabrese Laura (2013), *L'événement en discours - Presse et mémoire sociale*, Academia L'Harmattan, Louvain-La-Neuve.
- Charaudeau Patrick (2005), *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Duculot, Bruxelles.
- Foucher Michel (1991), *Fronts et frontières. Un tour du monde géopolitique*, Fayard, Paris.
- Koren Roselyne (1999), « L'argumentation de la compassion » in *Les émotions dans les interactions communicatives*, PUL, Lyon.
- Lhomel Édith, (2013) « L'Espace Schengen : un sujet de controverses récurrent », P@ges Europe, 8 octobre 2013 – La Documentation française © DILA
- Marchetti Mila (2009), « Représentation des frontières : la spécificité de la représentation cartographique des frontières aux États-Unis au 19ème siècle » in *E-REA* 7.1.
- Moirand Sophie (2007), *Le discours dans la presse quotidienne : observer, analyser, comprendre*, Paris, PUF.
- Quéré, Louis (2013), « Les formes de l'événement », in Ballardini et al. (éds), *Les facettes de l'événement : des formes aux signes*, mediAzioni 15, <http://mediazioni.sitilec.unibo.it>.
- Ricœur Paul (1983-1985), *Temps et récit*, Seuil, Paris.
- Willmet Marc (1997), *Grammaire critique du français*, Hachette-Duculot, Paris.

Cet ouvrage est l'occasion d'interroger les langues, les textes, les multimédias, de décrire leurs genres, leurs discours, leurs stratégies, leurs structures et leurs liens avec l'environnement (social, économique, culturel, politique, etc.). Il laisse place à l'examen des croyances (cultures, rites, phraséologie, stéréotypie) des pratiques médiatiques et numériques. Il décrit la genèse des événements, leur réception, le changement des comportements individuels et collectifs. A la lumière des événements qui secouent actuellement l'espace méditerranéen, il se demande dans quelle mesure les médias contribuent à l'évolution et à la libération des idées, des discours, et plus généralement des langues.

